

> teur – ou son double – dans une maison de campagne qu'il faut reconquérir sur les rats, les chats, les araignées et autres habitants « légitimes », et qui met ce flâneur champêtre, arpenteur de territoires littéraires de l'extrême, face à sa propre étrangeté, à sa propre altérité. *Chroniques du purin*, court récit ou long poème en prose brisé en plusieurs fragments, alterne entre les odeurs familières de la campagne perçues au prisme d'une « infra-histoire » et les incursions hallucinées vers des destins engloutis. Ces dérives vont jusqu'à faire émerger les corps derrière la parole des témoins, corps sensuels ou corps souffrants, jusqu'au malaise lorsqu'elles donnent à voir la féminité d'Etty Hillesum ou son entrée dans la chambre à gaz. Sacrilège ou idolâtrie ? L'auteur refuse d'assigner des limites à l'imaginaire, livrant la vérité impudique d'une expérience de lecture qui n'a pas intégré l'interdit de l'image. Une foule d'images non pas « malgré tout » mais parfaitement assumées défile à travers les fissures de cet édifice poétique : Marc Delouze déroule son propre cinéma mental né au contact de ses fantômes. Ce faisant, il nous rappelle combien ce compagnonnage nous est devenu naturel : « Sont toujours là les en-allés. Pas question d'en "faire son deuil". Jamais. Sont toujours là. Ils ne "revivent pas". Ils vivent en nous, en vous, en moi... » (p. 25). Vous et moi, c'est plus que « je » et « il », c'est tout une culture mémorielle qui se trame non seulement dans les musées et à travers des commémorations, mais également dans le retranchement d'un projet poétique qui, aussi solitaire soit-il, n'en est pas moins un projet de « communauté inavouable ». /

Luba Jurgenson,
 Eur'ORBEM/Sorbonne université

Bibliographie

- Berl, Emmanuel, 1956, *Présence des morts*, Paris, Gallimard.
- Delouze, Marc, 2016, *Chroniques du purin*, Paris, L'Amourier.

DEST

La littérature y est connue par quelque chose dont Isaac Bashevis Singer a reçu le prix Nobel de littérature. On se la figure alors comme géant à ce qu'elle est de la plus grande littérature vécue par le peuple juif, qui a même pu croire que le yiddish avait disparu avec des millions d'hommes et de femmes qui pratiquaient la langue, les journaux et allaient au cinéma, au théâtre où réalisateurs et acteurs la pratiquaient pour divertir. Le roman d'Eli Chekhtman, qui n'en est rien : écrit entre 1945 et 1955, entre l'URSS qui émergeait et le régime stalinien et Israël où il vivait depuis 1972, ce roman tant par son nombre de pages que par sa puissance et sa profondeur se situe sur l'échelle du roman.

Dans son introduction, Luba Jurgenson présente Chekhtman et ses influences et ses références. Les Français sont présents, Balzac et Flaubert, Thomas Mann, nommé, mais aussi Gide. Elle ne nomme guère de auteurs russes comment ne pas sentir l'influence d'aimé Tolstoï et Dostoïevski, des contemporains comme Vassili Grossman ? C'est la mesure de Chekhtman, une œuvre clé.

Erev est l'histoire d'une famille de Boïars. Une famille de patriarches sont les figures de l'un, Itzkhok, vend des terres à un fermier plutôt riche qui s'entend avec l'Allemagne. Il vivait quatre ans, ce qui n'est pas le héros de *Cent ans de solitude*. Quant à Gavriel, il tient la mesure et découvre des enfants et des voisins et connaissances

Une conscience veille

PAR JEAN MINIAC

Les consciences endormies jouissent peut-être du secret bonheur de l'indifférence. Leur réveil les ouvre à la douleur de l'autre, et même, du tout autre, quand la radicalité de la tragédie historique peut faire inscrire au fronton d'un livre : « Les hommes normaux ne savent pas que tout est possible »¹.

MARC DELOUZE

CHRONIQUES DU PURIN

L'Amourier, coll. « Fonds Proses », 164 p., 16 €

Or, nous avons les livres, précisément, ces puissants médiateurs, pour nous aider à trouver la voie de cet autre et de ce tout autre. Marc Delouze s'en sert comme de compagnons, d'initiateurs : par eux, les tragédies du XX^e siècle déferlent sur sa table, envahissent ses nuits, prennent possession de son esprit ; mais cette intrusion bénéfique – et c'est la première originalité de ses *Chroniques du purin*, immédiatement perceptible – s'accomplit dans un cadre rustique, familial, celui de sa maisonnette campagnarde en Puisaye : les poutres grincent, la lune semble s'offusquer d'une présence étrangère et le miracle s'accomplit : « *Les morts s'installent autour de ma table. / Ils s'assoient sur mon lit. / Ils me parlent entre les lignes des livres que je lis.* » Etty Hillesum, Margarete Buber-Neumann, Imre Kertész et tant d'autres apparaissent, imposant la présence paradoxale et intensément vivante des disparus.

Il importe de souligner le cadre essentiellement dramatique de cette révélation : on est bien sur une scène, et même, sur une *scène mentale*. C'est ce cadre qui donne au livre sa force, son unité ; c'est à travers lui que sont dispensés les ferments de cette moderne *nekuia*, au sens où Ulysse, dans le chant XI de l'*Odyssée*, opère semblablement une « évocation des morts » (c'est le sens du mot « *nekuia* »). Gardons-nous bien d'oublier nos origines grecques ! Marc Delouze nous convainc que les meilleurs outils de captation de nos tragédies modernes trouvent

leur source au sud des Balkans, dans cette petite enclave miraculeuse qui a inventé l'intelligence.

Comment s'étonner alors – « poésie » étant un mot grec, rappelons-le ! — que, au premier coup d'œil également, ces « chroniques » imposent le souple balancement de leur forme, oscillant entre vers et prose (n'oubliant jamais le premier, refusant de se dissoudre dans la seconde), comme un rappel et une évocation maritime de l'Égée, ce « *sourire innombrable de la mer* » dont parlait Sophocle ? Il n'y a rien là de contradictoire avec la gravité du sujet embrassé. La poésie est terre d'accueil et d'hospitalité.

Le goût de ce baiser

Le son de cette voix

La vibration désespérée des corps

La branche brisée de ce dernier regard – comment s'en souvenir

(s'en souvenir concrètement ?)

Par les trous ainsi ménagés après chaque vague de mots s'infiltrer la mémoire, affleurent les figures tuméfiées, prennent corps et voix les visages des victimes : démonstration éclatante que la poésie, dans sa pratique active, assumée (c'est-à-dire sans s'abandonner à des dévoiements suspects qui s'arrogent son nom tout en refusant sa substance), est le creuset nécessaire, irremplaçable en fait, d'un surplus de conscience. Conscience historique, conscience poétique, conscience humaine : c'est tout un.

Car Marc Delouze est un poète de la responsabilité. En ces temps de cynisme généralisé, ce mot peut avoir quelque chose de ringard. On s'en arrangera, si l'on prend garde de ne pas oublier que l'on passe très aisément du statut de nanti à celui de victime – la vie, hélas, nous en donne tous les jours l'exemple ! Alors il est important de savoir qu'une conscience veille et prend en charge les douleurs enfouies, recluses, « anonymisées » en quelque sorte par le caractère innombrable et massif du meurtre, comme ce fut le cas dans les tragédies qu'évoque notre poète (les systèmes totalitaires nazi et soviétique, sans oublier Hiroshima).

Le poème dramatique de Marc Delouze cherche à rendre à chaque voix un visage, à chaque visage une voix. On y discerne également une trame autobiographique, qui se situe dans le droit fil de cet esprit de responsabilité qui imprègne le livre. « *JEUNE POÈTE COMMUNISTE FRANÇAIS* », comme il le rappelle avec humour en se référant au titre d'un grand hebdomadaire hongrois, à l'époque où la Hongrie faisait partie intégrante du bloc de l'Est, il a eu sa part des aveuglements consubstantiels à cette foi laïque que fut le communisme. La lecture, médium essentiel du livre, devient alors aussi une *relecture* – une relecture de soi, critique,

à visée réformatrice, se frayant un chemin douloureux à travers le dédale des faits et des situations, à travers la marqueterie des temps et des époques contradictoires, « *les maîtres d'hier [...] troquant leurs vieux vêtements démocratiques et populaires contre l'arrogante verroterie de la nouvelle puissance libérale* ». C'est compliqué, l'Histoire ! La poésie, lorsqu'elle ne cède pas aux mirages de l'insignifiance, c'est aussi cette mise à l'épreuve de soi au prisme changeant des événements. En cela, la poésie est une entreprise essentiellement historique.

C'est cette entreprise que Marc Delouze entend nous faire partager. Par laquelle il cherche – comme il le fait pour son propre compte – à nous « refaçonner ». Même s'il faut pour cela avoir le courage de conclure, s'agissant de ses errements idéologiques passés : « *Que faut-il détester de soi-même pour accepter l'idée de s'être tant trompé ?* »

Rien, sans doute, serions-nous tenté de lui répondre, si l'on accepte cette perspective réconciliatrice à laquelle nous convie la métamorphose incessante qu'opère la poésie en nous. Ou, pour le dire encore mieux avec Etty Hillesum, si heureusement citée par Marc Delouze : « *Ce qui importe, ce n'est pas de rester en vie coûte que coûte, mais comment l'on reste en vie.* »

1. Phrase de David Rousset dans *L'Univers concentrationnaire* (1946). Hannah Arendt l'a mise en exergue du *Système totalitaire*, troisième partie de son maître livre, *Les Origines du totalitarisme*.

NQL n° 1152

Jean Miniac est poète, essayiste et traducteur. Il a publié notamment *Une odeur perdue de la mer* suivi de *Histoire de nous* (Fayard, 2000). Dernière publication : *Et ta main fermera mes yeux* (Fondencre, 2013). Il collabore à *Europe*, *Art Press*, *Le Matricule des anges*, *Etudes*, *La NRF*.

- Cahier critique de Poésie #32-4

Marc Delouze : *Chroniques du purin*

par Alain Helissen

Agitateur poétique – notamment des « Parvis Poétiques » – depuis les années 1980, Marc Delouze est lui-même poète mais il emprunte à la prose ces « chroniques du purin » estampillées « roman » en couverture. Ce sont les morts qui alimentent l'ouvrage, ceux surtout de la Shoah, « tués et basculés dans des fosses à cadavres. » Car l'effrayant leitmotiv persiste : « Sont toujours là les en-allés. Pas question d'en faire le deuil. Jamais. Sont toujours là. Ils ne revivent pas. Ils vivent en nous, en vous, en moi... » Marc Delouze, protagoniste principal, a revisité différents lieux, en Allemagne, en Pologne, en Russie, en Italie, au Japon. Il donne, tout au long de ses chroniques, des témoignages écrits par des victimes de la barbarie. Je marche, écrit-il, sur un chemin laiteux en traînant derrière moi une oblongue limace d'ombre. La mémoire se mâche au présent, précise encore Marc Delouze qui, sur le genre humain, ne se fait guère d'illusion : « Un même goût du meurtre réunit les idées qui brûlent les corps, celles qui consomment les âmes. » Comme hier en Pologne, en Sibérie, des poètes sont aujourd'hui enfermés voire exécutés. « J'ai beau faire la lumière le noir est le plus fort. » Dont acte.

L'Amourier

176 p., 16, 00 €

Chroniques du purin ou la mémoire fertile

Au moment où le chemin s'incline vers la plaine, l'humain marche avec ses morts. Ils sont là qui lui parlent – les mots des morts traversent la membrane de nos multivers – au rythme de ses pas. Ils ont tellement hâte de parler, les morts, qu'ils se bousculent dans la tête du marcheur. Ils ont tant à dire sur ce XXe siècle dont le cadavre n'en finira donc jamais de puer.

Pour qu'ils cessent de s'agiter ainsi dans sa tête pleine d'images et de sensations, le poète **Marc Delouze** (photo) leur a prêté sa parole. Venu de Paris, l'écrivain apprivoise son coin de campagne ; la terre tassée ou remuée fait surgir en lui les espoirs trahis, les illusions crevées comme des bulles de savon, les souvenirs, nés de la vie ou de la lecture, et les réminiscences de ce siècle de sang et de camps.

Dans ses *Chroniques du purin*, paru récemment aux Editions L'Amourier, Marc Delouze nous fait partager le pain vivant des morts. Ses expériences personnelles et ses lectures s'entremêlent en une trame serrée, chaque fil de mémoire vécue ou lue se révélant à la fois distinct et solidaire. Une trame où la séparation entre les vivants et les morts a perdu toute raison d'être.

C'est *Le Chant du peuple juif assassiné* qui s'élève tout d'abord. Marc Delouze évoque l'auteur de ce poème, **Yitskhok Katzenelson**, tué dans l'une des chambres à gaz d'Auschwitz le 1^{er} mai 1944. Il avait participé à l'insurrection du Ghetto de Varsovie et a réussi à s'en extirper, avant d'être rattrapé par la Gestapo. Katzenelson avait rédigé *Le Chant du peuple juif assassiné* lors de son internement dans le camp de Vittel en France, juste avant qu'il ne soit déporté dans le camp d'extermination. A travers lui, Marc Delouze évoque tous les poètes tués dans les camps qui, à leur tour, donnent de la voix. Le grand vide laissé par l'extermination des Juifs dans leur Yiddishland est décrit, avec une sobriété désespérée, par celui qui est sans doute le plus grand écrivain du XXe siècle, **Vassili Grossman**.

Le journal intime et les lettres **d'Etty Hillesum** leur répondent en écho. Au paysage de la campagne française, à la paix du village se superposent les scènes du camp de transit de Westerbork ainsi que les rêves, les peines et la détermination d'Elly Hillesum de vivre en être humain malgré la machinerie nazie qui veut la réduire à l'état de chose.

Margarete Buber-Neumann a connu les deux rives du totalitarisme. Militante communiste allemande, elle s'est réfugiée à Moscou en 1935. Trois ans après, elle a été happée par les purges de Staline et envoyée en camp à régime sévère. Après la signature du pacte de non-agression entre l'Union soviétique et le IIIe Reich, Staline a remis aux nazis de nombreux réfugiés communistes, dont Margaret Buber-Neumann qui est passée du Goulag au camp de concentration de Ravensbrück. Devant l'avancée de l'Armée rouge, la direction du camp relâche des prisonnières. A elles de se débrouiller, en tentant d'échapper aux nazis et aux agents de Staline, dans une Allemagne en flamme. Margaret Buber-Neumann est parvenue à revenir vivante des deux grandes broyeuses nazie et stalinienne. Ses témoignages sont indispensables pour tenter de comprendre l'incompréhensible XXe siècle.

Varlam Chalamov est, avec Soljenitsyne, l'écrivain qui est parvenu à faire entendre les cris des *zeks*, les prisonniers politiques de Staline, à un Occident atteint jusqu'alors de surdité. Son livre *Récits de la Kolyma* constitue l'une des pièces essentielles pour appréhender le système Goulag qui a permis à la dictature stalinienne de perdurer même après la mort du «Petit Père des Peuples». A propos de ce témoin venu de l'extrême froid, Marc Delouze écrit : «Varlam Chalamov n'a pas cessé depuis de cogner le permafrost. Ses coups de pioche ébranlant mes tranquillités».

Le monstre nazi jouait, si l'on ose dire, cartes sur table. En lisant *Mein Kampf*, chacun sait à quoi s'en tenir. L'idéologie nazie n'avait que haine en gueule. Le stalinisme, lui, est parti d'une idéologie généreuse, le communisme, pour en faire l'un des plus systèmes les plus totalitaires de l'Histoire. L'accusait-on ? C'était la puissance de feu du capitalisme qui forgeait ces réquisitoires. On sait aujourd'hui, ce qu'il en est.

Cette idéologie généreuse, Marc Delouze l'a partagée comme tant d'autres. Et puis, le temps de la désillusion est venu. *Quand j'étais jeune on me racontait que bientôt viendrait la victoire des anges / Ah comme j'y ai cru comme j'y ai cru puis voilà que je suis devenu vieux*, écrit Aragon dans son poème-testament *Épilogue* qui fait partie du recueil *Les Poètes*. Aragon qui fut le préfacier d'un jeune poète, Marc Delouze.

Ces élans de jeunesse, Marc les retrace dans les *Chroniques du purin*, en se remémorant sa participation au Festival de la Jeunesse à Helsinki, lors de l'été 1962. La première étape avait conduit la délégation des jeunesses communistes françaises à Berlin-Est. Marc revit cet été où tout semblait possible, au café panoramique de la Tour de la Télévision qui domine tout Berlin aujourd'hui réunifié. Il revit aussi d'autres visites à ce Berlin sur lequel plane, non seulement les nuages de l'Histoire, mais aussi l'ombre enfumée d'une certaine Dorothea.

D'autres ombres s'imposent, celles des poètes **Imre Kertész** et **Pier-Paolo Pasolini**. Entre eux, aucun point commun, si ce n'est de vivre en état d'insatisfaction permanente. *Les rêves survivent-ils à ceux qui les rêvent ?* demande Marc Delouze. Pour ceux de Kertész et Pasolini, cela ne fait aucun doute.

Ces *Chroniques du purin* fertiliseront la mémoire de ceux qui ont vécu les mêmes espoirs et les mêmes déceptions. Et qui sait ? Sur le fumier, des fleurs poussent encore.

Jean-Noël Cuénod

Le livre – Marc Delouze. *Chronique du Purin*. Editions L'Amourier. 159 pages.

Revue Librosophia

Chroniques du Purin de Marc Delouze aux Editions L'Amourier

Un titre intrigant tout d'abord, une couverture mystérieuse, et harmonieuse... Et la curiosité de découvrir un autre ouvrage aux **Editions L'Amourier**, dont j'apprécie beaucoup le travail. Et je dois dire que j'ai été à nouveau conquise. La plume de Marc Delouze est à la fois puissante et élégante, pleine d'émotions contradictoires et de formules inattendues. Très brusque aussi, brutale parfois, lorsqu'il évoque des épisodes épouvantables de l'Histoire notamment, et l'on ressent aisément le choc que ces tragédies ont pu représenter pour l'auteur.

Le narrateur des *Chroniques du purin* - ce purin qui incarne les épisodes en question - nous emmène dans sa maison à la campagne où il décrit son quotidien fait de promenades champêtres et de **lectures assidues** - lectures qui d'ailleurs ne cessent de le hanter. Les "mots des morts", il ne peut pas les oublier. Et il s'agit de morts bien particuliers, **d'auteurs et de poètes disparus** : Etty Hillesum, Imre Kertész, Togê Sankichi, Pier Paolo Pasolini... **déportés de la Shoah**, victime du bombardement d'Hiroshima, assassiné à Ostia en Italie... Tous poètes, tous morts dans des circonstances épouvantables.

Vivre en compagnie des morts

Le narrateur nous emmène donc au gré de ses lectures faire une promenade à la fois funèbre et poétique. Et il ne se contente pas d'évoquer les poètes en question : il cite des passages de leurs **écrits, mémoires, journaux intimes**. De beaux passages, souvent poignants. On découvre par exemple les premières impressions de Togê Sankichi lors du bombardement d'Hiroshima, la panique et la peur, les cadavres, le ciel embrasé. Imre Kertész est quant à lui déporté à Auschwitz, il décrit ce qu'il voit avec incrédulité et résignation. L'auteur a su mettre en avant des **extraits particulièrement poignants**, c'est vraiment le mot qui convient, et malgré toute l'horreur qu'ils véhiculent, si beaux...

Le narrateur quant à lui décrit son **obsession des mots** des disparus, des "en-allés". Cela le réveille la nuit, le renvoie à ses propres traumatismes, à ses propres désillusions (politiques, amoureuses...). Parallèlement à ces réalités passées et effroyables, il décrit le quotidien du village où il s'est échoué - il ne semble pas y avoir d'attaches particulières et sa vie est avant tout solitaire. Son obsession finira-t-elle par le consumer ? Elle le pousse plutôt vers l'écriture, vers son clavier et sa cafetière, et vers l'accomplissement d'un **devoir de mémoire**.

En souvenir des poètes d'autrefois

Parmi les poètes et auteurs évoqués par Marc Delouze dans ses *Chroniques du Purin*, je ne connaissais que Pier Paolo Pasolini. Un grand merci donc à l'auteur pour la découverte des autres figures phares de son récit, pour les extraits judicieusement choisis de leurs œuvres et pour les **mots, inoubliables, de leurs témoignages**. Suite à cette lecture, j'ai partagé pendant quelques temps ses obsessions en me renseignant sur la vie de ces poètes disparus. Ce que j'ai découvert est à la fois affreux et magnifique, et je suis heureuse de ne plus ignorer leurs noms, jusqu'à leur existence même. C'est une lecture que je recommande aux **amateurs de plumes fortes et rêches**, à la fois poétiques et... qui n'ont pas peur de remuer la merde. Pardon, le purin.

[Lucie Laval](#) dans Critiques.